This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

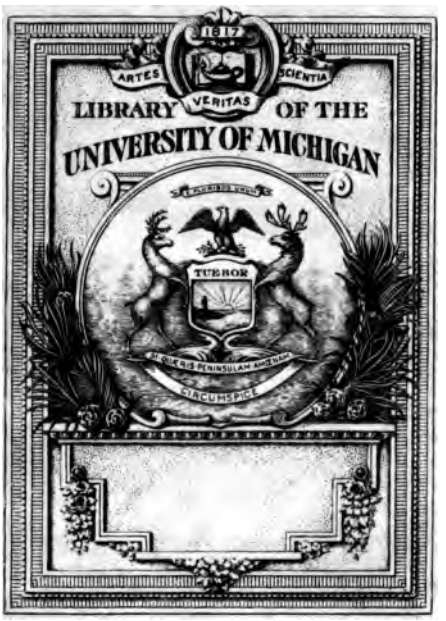
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
23
.P2
A5-

L'AMOUR ET LA RAISON,

COMÉDIE.

EN UN ACTE, ET EN PROSE;

Par M. PIGAULT-LE BRUN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le Samedi 30 Octobre 1790.

Prix 1 liv. 4 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, rue Galande, N° 64.

1791.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HORTENSE, jeune Veuve.	*Mlle Candeille.*
MONDOR, vieux Garçon.	*M. Monvel.*
AUGUSTE, Couſin d'Hortenſe, Jeune homme de ſeize a dix-ſept ans.	*M. Vallienne.*
MARTON, ſuivante d'Hortenſe.	*Mme Monvel.*
DUMONT, Valet de Mondor	*M. Fuſil.*
UN NOTAIRE.	*M. Noel.*
UN LAQUAIS.	*M. Le Fort.*

La Scène ſe paſſe dans l'Appartement d'Hortenſe.

Dauchez
Saxon Diam 7 fol.
Rom. Dept
2-8-34

L'AMOUR ET LA RAISON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

HORTENSE. MARTON.

(*Elles ſont aſſiſes à quelque diſtance l'une de l'autre. Hortenſe brode au métier, & Marton à la main.*)

MARTON.

IL arrive aujourd'hui.

HORTENSE, *avec un ſoupir.*

Hélas ! oui, mon enfant.

MARTON.

Cet hélas part de l'ame.

HORTENSE.

Que dites vous, Marton ?

MARTON.

Madame, je vous plains.

HORTENSE.

Ma chère amie, c'eſt à Mondor que je dus mon époux, cet époux qui me fut ſi cher; c'eſt à Mondor que cet époux mourant confia ma jeuneſſe, c'eſt Mondor qu'il nomma, ſi je devais jamais...

MARTON.

Et voilà bien les hommes. Jaloux de leurs droits pendant leur vie, ils veulent les étendre au-delà du tombeau. Vous aimiez votre époux, c'eſt fort bien.

HORTENSE.

Il était ſi aimable !

MARTON.

Oui, Madame, il était charmant; mais ſon ami ne lui reſſemble guères.

HORTENSE.

Marton !

MARTON.

Non, Madame, Mondor ne lui reſſemble pas. C'eſt un ami ſolide, raiſonnable & raiſonnant; mais il n'a rien de ce qu'il faut pour remplacer un mari de vingt-cinq ans, & pour conſoler une femme de votre âge.

HORTENSE, *froidement & avec hauteur.*

Il ſuffit, je crois, qu'il me plaiſe...

MARTON.

Vous plaire, il en eſt loin.

HORTENSE.

Vous prétendez...

MARTON.

Voir mieux que vous dans le fond de votre ame. Non, vous ne l'aimez pas.

HORTENSE, *avec humeur.*

Mademoiſelle !

MARTON, *affectueuſement.*

Même, quand vous boudez vos gens, vous êtes toujours adorable.

HORTENSE.

Allons, fi[illegible] : tu m'aimes, je le ſais... Mais...

MARTON.

En ce cas, laiſſez-moi donc dire. Eſt-ce mon intérêt qui me détermine ? Eſt-ce moi qui dois épouſer Mondor ? Que vous êtes étranges, vous autres maîtres ! Vous voulez qu'on vous ſerve, vous voulez qu'on vous aime, vous voulez qu'on vous devine; on vient à bout de tout cela à force de travail & de réflexion ; crac, un bon caprice nous déjoue, nous éloigne, &, pour s'épargner un moment de mauvaiſe honte, on ſe condamne à des regrets éternels.

HORTENSE.

Des regrets ! Ah ! Marton, des regrets avec Mondor.

MARTON.

Oui, Madame, avec Mondor. N'a-t-il pas cinquante ans ?

HORTENSE.

Hé, qu'importe ? Il a du mérite.

MARTON.

Un mérite... ſur le retour.

HORTENSE.

Il vient d'aſſurer ma fortune & mon repos, en

terminant avec les héritiers de mon mari le procès le plus incertain.

MARTON.

Le grand miracle ! Il n'eſt pas de mince Procureur qui n'en eût fait autant.

HORTENSE.

J'eſpère que vous ne le confondez pas...

MARTON.

Ma foi, Madame, la comparaiſon n'a rien de révoltant. Un Procureur vous eût pris de l'argent, Mondor demande votre main: c'eſt mettre ſes ſervices au plus haut intérêt.

HORTENSE.

Il ne demande rien. Tendre, mais ſoumis, Mondor attend tout de ma délicateſſe. Depuis deux ans qu'il s'eſt éloigné pour me ſervir, il ne m'a pas écrit une lettre qui ne fut dictée par le plus pur déſintéreſſement. Mais, Mademoiſelle, ne lui duſſai-je rien, les derniers vœux de mon époux...

MARTON.

Sont ſans force dans le cas dont il s'agit. Lui donner pour ſucceſſeur Monſieur Mondor ! c'eſt trop fort, en vérité, & je ne le ſouffrirai certainement pas.

HORTENSE.

Vos folies m'amuſent quelquefois.

MARTON.

Ce n'eſt pas folie, c'eſt raiſon.

HORTENSE.

A la bonne heure; mais votre raiſon m'excède, finiſſez.

MARTON.

Quoi! ſérieuſement vous voulez...

HORTENSE.

Que vous vous taiſiez, Mademoiſelle.

MARTON.

Cependant, Madame...

HORTENSE.

Silence, je l'ordonne. (*Elle ſe lève*).

MARTON.

Soit, je me tais. (*En pouſſant de côté le métier d'Hortenſe*). Il ne ſera peut-être pas ſi facile d'impoſer ſilence à votre petit couſin.

HORTENSE.

Mon couſin ? Un enfant.

MARTON, *finement.*

Un enfant ? Oh ! ſans doute.

HORTENSE.

A qui je tiens lieu de mère.

MARTON.

Auſſi vous reſpecte-t-il infiniment?

HORTENSE.

Que d'un coup-d'œil je fais tomber à mes pieds.

MARTON.

Et à qui l'attitude plaît beaucoup.

HORTENSE.

Le pauvre enfant n'eſt pas dangereux.

MARTON.

Cela peut être ; mais il eſt bien aimable.

HORTENSE.

Il a pour lui la candeur de l'enfance.

MARTON.

Et une figure céleſte, convenez-en.

HORTENSE, *avec franchiſe.*

Oui, il eſt bien.

MARTON.

Une gaieté franche...

HORTENSE, *se livrant davantage.*

Et pleine d'eſprit, Marton.

MARTON.

C'eſt ce que je voulais dire. Riant toujours & montrant...

HORTENSE.

Les plus belles dents...

MARTON.

Les plus belles dents du monde... Et cette foſſette à la joue gauche ..

HORTENSE.

Et ſes eſpiégleries...

MARTON.

Charmantes, Madame, charmantes.

HORTENSE.

L'art n'approche pas de tout cela.

MARTON.

Il n'en connut jamais. & quand il vous dit qu'il vous aime, c'eſt ſi naturellement....

HORTENSE *reprenant le ton réſervé.*

Il m'aime, & il le doit.

MARTON.

Oh ! il remplit ſes obligations dans toute leur étendue.

HORTENSE.

Il ſçait ce qu'il doit à la reconnaiſſance.

MARTON.

C'eſt une belle vertu que la reconnaiſſance, mais je doute qu'il lui ſacrifie ſon amour.

HORTENSE *avec ſévérité.*

Son amour ! vous avez des expreſſions....

MARTON.

Bien révoltantes, peut-être; mais bien vraies, convenez-en.

HORTENSE.

Vous m'offenſez, je vous en avertis.

MARTON.

C'eſt un malheur, mais je ſuis franche.

HORTENSE.

Votre opiniâtreté viſe à l'impertinence.

MARTON.

Ah! Madame, Madame.... mais le voici ce cher enfant, il n'a pas l'air de bonne humeur, & je crains qu'il ne ſoit plus impertinent que moi encore.

SCENE II.

HORTENSE, AUGUSTE, MARTON.

HORTENSE *à Auguſte, qui, après l'avoir apperçue, veut s'éloigner.*

APPROCHEZ, Auguſte, approchez.

AUGUSTE.

Je ne voulais plus vous voir, Madame, non, je ne le voulais plus.

HORTENSE *le contrefaiſant.*

Madame... je ne voulais plus vous voir... quel langage, mon petit couſin?

AUGUSTE.

Non, vous n'êtes plus ma couſine.... non, je ne dois plus vous voir, puiſque... Enfin, Madame...

HORTENSE.

Ah! mon ami, comme vous me traitez

AUGUSTE.

Vous vous mariez, vous vous mariez, Madame, & vous ne penſez pas à votre pauvre petit couſin.

HORTENSE.

Je ne vois pas qu'il puiſſe ſe plaindre....

AUGUSTE.

Vous ne le voyez pas,.... vous ne le voyez pas..... Je le crois, Madame, les droits ſacrés de Monſieur Mondor....

HORTENSE.

Ce ſont ces droits qui doivent vous interdire les regrets & même le plus léger murmure.

AUGUSTE.

Vous me jugez d'après vous. Vous êtes ſi raiſonnable!

HORTENSE.

Qui vous empêche de l'être autant que moi?

AUGUSTE.

Il faudrait avoir votre inſenſibilité, & j'en ſuis bien éloigné. Croyez-vous, Madame....

HORTENSE.

Auguſte, ne me parlez donc plus ainſi, tu m'affliges.

AUGUSTE.

Je vous afflige, ma couſine, mon aimable couſine.... mais penſez donc, réfléchiſſez à ma ſituation. Je croyais n'avoir pour vous que de l'amitié, le retour de Mondor m'éclaire.... Avez-vous cru que je paſſerais ma vie avec vous ſans vous trouver charmante? vous êtes-vous flatté que mon cœur vous diſputerait long-tems la victoire? avez-vous penſé que Mondor pourrait me ravir un eſpoir... il arrive ce Mondor & il vous épouſe!.... hé! que ſuis-je donc moi?

S'il vous a rendu service, il n'a fait que ce qu'il a dû, que ce qu'un autre, que ce que tous les hommes à sa place eussent fait avec transport. Quels sont ses titres pour vous obtenir ? ses cinquante ans ? je voudrais les avoir, s'il les faut, pour vous plaire, (*tendrement*) mais je les aurai avec le tems, ma belle cousine. Alors j'en aurai passé trente à vous adorer, à vous rendre heureuse, & dans trente ans je partirai du point où Mondor se trouve aujourd'hui. Pensez-y, divine Hortense, cela vaut la peine d'y réfléchir.

HORTENSE.

Finissez, Monsieur, vous êtes un enfant.

MARTON.

Mais un enfant bien aimable. Vous en conveniez tout-à-l'heure, Madame.

AUGUSTE.

Un enfant bien aimable ! elle me trouve bien aimable, n'est-il pas vrai, Marton ?

MARTON.

Oui, Monsieur, charmant, & Madame s'y connaît.

HORTENSE *à Marton.*

Par excès d'attachement vous vous ferez congédier.

AUGUSTE.

La congédier ! la congédier ! Mondor est contre moi, vous êtes contre moi, tout l'univers est contre moi, il ne me reste que Marton, & vous voulez vous en défaire ! hé bien, Madame, congédiez-la, je la prendrai à mon service.

HORTENSE.

Oui, je vous le conseille, cela serait charmant.

AUGUSTE.

Votre Mondor me déplaît à un point.... je le hais, au moins, je vous en avertis, je le tuerai... oh ! je le tuerai.

HORTENSE.

Parlons raiſon, mon enfant.

AUGUSTE.

Il n'y a raiſon qui tienne, c'eſt dit, je le tuerai.

HORTENSE.

Monſieur, il a droit à vos reſpects.

AUGUSTE.

Je n'ai jamais appris à reſpecter un rival.

HORTENSE.

Continuez, Monſieur, compromettez-moi, expoſez ma réputation, affligez un galant homme...

AUGUSTE.

Un galant homme... qui veut vous épouſer !

HORTENSE.

Quel homme faut-il donc que j'épouſe ?

AUGUSTE.

Moi, Madame, moi,

HORTENSE.

Vous êtes honnête ſans doute; mais cela ne ſuffit pas.

AUGUSTE.

Je ne vois pas ce qui me manque.

HORTENSE.

Il faudrait d'abord n'être pas un enfant.

AUGUSTE.

Hé qu'importe mon âge, ſi je ſais vous aimer ?

HORTENSE.

Avoir un état, qui....

AUGUSTE.

J'en aurai bientôt un. Aujourd'hui l'honneur,

les mœurs, les talens les mènent à tout, & je me ſens abondamment pourvu de tout cela.

HORTENSE.

Vous êtes modeſte.

AUGUSTE.

Je ſuis amoureux, & l'amour rend capable de tout; entendez-vous, Madame, il rend capable de tout.

HORTENSE.

Ce jeune homme veut me faire la loi.

AUGUSTE *aux genoux d'Hortenſe.*

Vous faire la loi ? ah ! Hortenſe, Hortenſe, qu'avez-vous dit ? vous donner des loix, moi qui ſuis ſoumis aux vôtres.....

HORTENSE *ſouriant.*

Et qui les recevez à genoux.

AUGUSTE.

Me faites-vous un crime de mon entier dévouement ?

HORTENSE.

Non, mon ami. Mais il eſt des circonſtances où l'Amour doit ſe taire devant la Raiſon. Vous connoiſſez les motifs qui m'uniſſent à Mondor; il arrive aujourd'hui, il doit compter ſur ma main, il a ma parole, & bien certainement je ne la retirerai pas.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Un Valet de Monſieur Mondor. (*Il ſort.*)

HORTENSE, *troublée.*

Son Valet, ſon Valet, Marton. (*A Auguſte.*) Si je vous ſuis chère, mon petit couſin, de grace retirez-vous.

AUGUSTE.

Me retirer, Madame ! Oh ! non, non, bien décidément non.

HORTENSE.

Quand on aime une femme, Monsieur, on ne lui refuse rien.

AUGUSTE.

Quand on fait quelque cas d'un parent, Madame, on le ménage davantage.

MARTON.

Mais voici ce Valet.

HORTENSE.

Partez, Monsieur, ou restez, que m'importe? Mais je ne crois plus à votre attachement, je vous en avertis.

AUGUSTE.

Si vous étiez assez injuste pour en douter un moment.....

HORTENSE.

Si vous aviez la moindre délicatesse, vous ne me résisteriez pas.

AUGUSTE.

Je me retire, je me retire, Madame. Que ferez-vous pour le Maître, si vous me chassez pour le Valet? (*Il sort.*)

SCENE III.

DUMONT *faisant des révérences*, HORTENSE, MARTON.

HORTENSE, *à Marton.*

REÇOIS ce garçon, reçois-le.... dis-lui.... ce que tu voudras, car pour moi, je ne pourrais ni l'entendre, ni lui répondre.

SCENE IV.

DUMONT, MARTON.

DUMONT.

VOTRE Maitreſſe ſort bien précipitament, Mademoiſelle.

MARTON.

Ce n'eſt pas ma faute, Monſieur.

DUMONT.

Aurait-elle oublié Dumont?

MARTON.

Monſieur Dumont a une de ces figures qu'on n'oublie jamais.

DUMONT.

Il joint à ſes agrémens perſonnels les prérogatives d'un Ambaſſadeur.

MARTON.

Ambaſſadeur? ah! de Monſieur Mondor.

DUMONT.

De Monſieur Mondor.

MARTON.

Il écrit qu'il arrive.

DUMONT.

Il fait mieux, il arrive en effet.

MARTON.

J'en ſuis ravie.

DUMONT.

Il me ſuit.

MARTON.

Il vous ſuit? Je rejoins ma Maitreſſe, elle aura beſoin de moi pour ſe preparer à une entrevue de cette importance.

SCENE V.

DUMONT.

QUELLE conduite originale! La Maitreſſe m'évite, la Suivante s'échappe, & mon Maître.... mon Maître aurait-il attendu ſi tard pour faire une ſottiſe? Dois-je la laiſſer conſommer, moi, Valet intelligent & attaché? Que ces Dames ne ſe flattent pas de m'en faire accroire. Je ſuis aſſez fin pour pénétrer leurs petits myſtères, & aſſez adroit pour faire échouer leurs projets.

SCÈNE VI.

DUMONT, MONDOR.

MONDOR.

Hé bien ! m'as-tu annoncé ?

DUMONT.

Oui, Monſieur.

MONDOR.

Et on m'attend ?

DUMONT.

Sans impatience, à ce qu'il m'a paru.

MONDOR.

Que dis-tu ?

DUMONT.

La vérité. Tenez, Monſieur, je connais le cœur humain, & vous ferez ſagement de prendre de mes almanachs.

MONDOR.

Ah! ah !

DUMONT.

Oui. Monſieur, D'abord mon calcul porte ſur des faits. Votre mariage eſt arrangé, vous arrivez; j'accours avec l'empreſſement d'un homme qui croit apporter une nouvelle agréable, Hortenſe diſparaît, je vous annonce à la Soubrette, elle me laiſſe à mes réflexions, & je vous avoue, Monſieur, que je n'en ai pas fait de bien ſatisfaiſantes.

MONDOR.

Je te reconnais-là, toujours inquiet & soupçonneux.

DUMONT.

Vous ne doutez de rien, vous, Monsieur. Le chien d'amour propre.....

MONDOR.

L'amour-propre? ah! j'ai donc de l'amour-propre, moi?

DUMONT.

Tout comme un autre, Monsieur. Il n'est pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

MONDOR.

Enfin, tu veux que je me défie d'Hortense, & que je m'en rapporte tout-à-fait à toi.

DUMONT.

Je ne veux rien, Monsieur; mais je crois qu'il est plus sage de prévenir des regrets, que d'y chercher un remède.....

MONDOR.

Qu'on ne trouve pas toujours.

DUMONT.

C'est cela, Monsieur, c'est cela.

MONDOR.

Cependant, si tes observations suffisent pour t'allarmer, elle ne m'autorisent pas à douter absolument de la sincérité d'Hortense. Sens manquer aux égards que je dois à ton discernement, il m'est, je crois, permis de voir les choses par mes yeux, de parler, de pressentir....

DUMONT.

Oui, Monsieur, voyez, parlez, pressentez; adressez-vous même, si vous le voulez, à Monsieur Auguste.

MONDOR.

Auguſte eſt toujours ici ?

DUMONT.

Je l'ai apperçu en entrant.

MONDOR.

Il ſe pourrait fort bien que deux ans d'abſence euſſent apporté quelque changement dans la façon de penſer d'Hortenſe.

DUMONT.

Oui certainement, Monſieur.

MONDOR.

Après tout, je ne ſuis pas encore marié.

DUMONT.

Non, Dieu merci.

MONDOR.

Et pour peu que j'entrevoie du louche....

DUMONT.

Oh ! il y a du mic-mac ; vous verrez, vous verrez.

MONDOR.

Dumont ?

DUMONT.

Monſieur ?

MONDOR.

Il y avait autrefois ici une Suivante.....

DUMONT.

Marton ?

MONDOR.

Oui, Marton.

DUMONT.

Elle y eſt toujours ; fille charmante, en honneur.

MONDOR.

Va me la chercher.

DUMONT.

Elle eſt fine, ne vous y jouez pas.

MONDOR.

N'importe, je veux l'interroger.

DUMONT, *d'un air capable.*

Si vous me chargiez de ce ſoin, Monſieur.

MONDOR.

C'eſt à-dire que Monſieur a plus d'eſprit que moi.

DUMONT.

Non, Monſieur, mais.....

MONDOR.

Va me la chercher, te dis-je, je veux l'interroger.

DUMONT.

J'y vais, Monſieur.

MONDOR.

Que notre converſation ſoit un ſecret entre nous, entens-tu ?

DUMONT.

Parbleu ! c'eſt bien à moi qu'on fait de telles recommandations.

SCENE VII.

MONDOR.

Le drôle n'eſt pas ſot, & il ſerait poſſible qu' Hortenſe.... Cependant ſes lettres ſont poſitives. Elle m'attend, dit-elle, elle voit avec plaiſir approcher le moment.... Dans le fait, ſes lettres & ſa conduite ne s'accordent pas trop. Quelle ſerait

la cauſe.... Peut-être une de ces raiſons dont les femmes ne conviennent jamais, que ſouvent elles n'oſent s'avouer à elles-mêmes, une inclination naiſſante. Oui, il n'y aurait là rien que de très-ordinaire. Peut être Hortenſe craint-elle de revenir ſur ſes pas, peut-être craint-elle une rupture qui lui ferait perdre de mon eſtime; mais dans tous les cas, & comme dit fort bien Monſieur Dumont, il eſt plus ſage de prévenir des regrets que d'en chercher le remède.

SCÈNE VIII.

MARTON, MONDOR.

MARTON, *faiſant des révérences.*

MONSIEUR me demande?

MONDOR.

Oui, mon enfant.

MARTON, *s'approchant & ſaluant encore.*

Que veut Monſieur?

MONDOR.

D'abord, que tu laiſſes de côté l'étiquette qui m'ennuie, & que tu me répondes avec franchiſe. T'en ſens-tu capable?

MARTON.

La queſtion eſt captieuſe.

MONDOR.

Tu dois la trouver naturelle, ſi tu aimes ta Maitreſſe.

MARTON.

Autant que vous.

MONDOR.

C'eſt beaucoup dire ; mais venons au fait. Où eſt Hortenſe ?

MARTON.

Dans ſon appartement.

MONDOR.

Qu'y fait-elle ?

MARTON.

Elle attend la fin d'une horrible migraine....

MONDOR, *à part.*

Haie, haie, haie.

MARTON.

Que la nouvelle de votre retour a preſqu'entièrement diſſipée.

MONDOR.

Serait-elle devenue ſujette aux migraines ? Je l'ai toujours connue raiſonnable.

MARTON.

L'un n'exclut pas l'autre, Monſieur. Une migraine eſt quelquefois le fruit de longues & profondes réflexions.

MONDOR.

Et peut-être a-t-elle aujourd'hui ample matière à réfléchir ?

MARTON.

Ses réflexions me ſont étrangères, Monſieur ; ſes incommodités me ſont connues, parce que je dois ignorer les premières, & que mon devoir eſt de ſoulager les ſecondes.

MONDOR.

Tu as de l'eſprit, Marton.

MARTON.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

MONDOR.

Tu veux me voir venir, jouer avec moi de finesse, je vais te forcer à répondre cathégoriquement. Je compte épouser ta Maitresse.

MARTON.

Elle a pris son parti là-dessus.

MONDOR.

Ah ! elle a pris son parti là-dessus. Pour une fille d'esprit, l'expression est un peu hasardée.

MARTON.

Selon la civilité, cela se peut ; selon la vérité, il n'en est pas de plus exactement littérale.

MONDOR.

C'est-à-dire que ta Maitresse n'a pas d'amour pour moi.

MARTON.

Je ne crois pas, Monsieur.

MONDOR.

Cependant elle m'épouse.

MARTON.

Qu'est-ce que cela prouve ? Avec de la vertu & de l'amitié, on doit remplir les vœux de l'époux le plus exigeant.

MONDOR.

Fort bien, je ne dois prétendre qu'à de l'amitié dirigée par la vertu.

MARTON.

Que de maris voudraient pouvoir compter sur ce que vous rejettez si dédaigneusement.

MONDOR.

J'aurais tort de me montrer aussi difficile qu'un

jeune homme de vingt ans. A mon âge, on ne fait plus la loi, on la reçoit : & comme tu dis, un mari eſt trop heureux que ſa femme ait pour lui de l'amitié, pourvu toutefois qu'elle n'ait d'amour pour perſonne.

MARTON.

Oh ! à cet égard là, Monſieur....

MONDOR.

A cet égard là....

MARTON.

Je ne ſais rien, Monſieur, abſolument rien.

MONDOR.

En vérité !

MARTON.

D'honneur.

MONDOR, *tirant une bourſe.*

Marton ?

MARTON.

Monſieur ?

MONDOR.

Vois-tu cette bourſe ?

MARTON.

Oui, Monſieur.

MONDOR.

Elle eſt à toi ſi tu veux....

MARTON.

Si je veux vous tourmenter & mentir.

MONDOR.

Tu ne ſais rien ?

MARTON.

Rien du tout ?

MONDOR.

En ce cas, je garde la bourſe.

MARTON, *avec humeur.*

Vous avez raiſon, Monſieur, on eſt ſi ſouvent trompé par ceux qu'on a bien payé, qu'il eſt naturel de ſe défier même de ceux qui diſent la vérité.

MONDOR.

Ah! Marton eſt piquée.

MARTON.

Piquée pour un peu d'or! Vous me connoiſſez mal.

MONDOR.

Ah! tu n'aimes pas l'argent? ſi cependant je te donnais ma bourſe.

MARTON.

Je la prendrais, Monſieur.

MONDOR.

C'eſt bien honnête.

MARTON.

Mais auſſi tranquillement que je vous ai vû la remettre dans votre poche!

MONDOR.

Hé bien, prens, c'eſt le préſent de nôces.

MARTON.

Et ſi par hazard la noce n'a pas lieu?

MONDOR.

En ce cas-là j'aurai donné ſans condition. (*à part*) Dumont a raiſon. Elle eſt fine! je gagnerai d'avantage à m'expliquer avec la Maitreſſe.

MARTON.

Monſieur ſe parle à lui-même.

MONDOR.

Je dis que j'ai la plus grande envie de voir ta Maitreſſe.

MARTON.

Vous n'attendrez pas long-tems, Monsieur, la voici.

SCENE IX.

MONDOR. HORTENSE. MARTON.

MARTON, *pendant qu'Hortense & Mondor se saluent.*

TIRER de l'argent & ne rien dire, voilà le fin du métier.

HORTENSE, *contrainte.*

Je vous attendais avec impatience.

MONDOR.

J'étais, Madame, plus impatient que vous encore.

HORTENSE.

Je vous dois des excuses, Monsieur, une légère indisposition.....

MONDOR, *finement.*

Je le sçais, Madame, je le sçais..... laissons cela, & parlons d'abord de ce qui vous touche personnellement. Voilà votre porte-feuille, je vous le remets dans un état, que ni vous ni moi, n'osions espérer. Votre fortune était incertaine; elle est assurée maintenant, & de ce côté ma tâche est emplie.

HORTENSE, *prenant le porte-feuille.*

Mille graces, Monsieur.....

MONDOR.

Il me reſte à parler d'un article qui peut-être n'intéreſſe que moi.

HORTENSE.

Que vous, Monſieur?

MONDOR.

Ou qui du moins m'intéreſſe plus que perſonne. Notre mariage, Madame.

MARTON, *à part.*

Ah! voilà le Diable.

HORTENSE.

Vous n'avez plus d'intérêt qui ne ſoient les miens, Monſieur, & un hymen qui peut aſſurer votre félicité, doit remplir tous mes déſirs.

MONDOR, *à part.*

Doit remplir (*haut*). Mon cœur me dit de vous croire.

HORTENSE.

Et votre délicateſſe vous en fait une loi.

MONDOR.

Supérieurement raiſonné, Madame. Cependant, je veux vous mettre à votre aiſe. Vous m'avez promis votre main dans un de ces momens où la douleur ferme l'âme à toute autre ſenſation. Mes ſoins, mes ſervices vous ont fait perſévérer dans ce deſſein; mais je ſuis loin de prétendre que vous mettiez plus d'importance à ce que j'ai fait pour vous, que je n'y en attache moi-même; je ſuis loin d'abuſer de votre conſentement, de votre reconnoiſſance, pour vous impoſer des loix qui péſeraient à votre cœur.

HORTENSE, *embarraſſée.*

Qui péſeraient à mon cœur? le croyez-vous, Monſieur?

MARTON, *à part*

Il aurait tort.

MONDOR.

Il ne s'agit pas de mon opinion, Madame. C'eſt de votre bonheur futur qu'il faut nous occuper. J'ai cinquante ans, je ne ſuis pas beau, & j'ai des défauts tout comme un autre.

HORTENSE.

J'ai auſſi les miens, Monſieur, & ſi vous exigez une épouſe parfaite.....

MONDOR.

Dela perfection, Madame, il n'en exiſte point. Vous avez des défauts, moins ſenſibles ſans doute, en ce qu'ils ſont cachés ſous les graces de la jeuneſſe. N'importe : un homme raiſonnable, ſans défier les faibleſſes de l'objet aimé, ſait au moins fermer les yeux ſur celles qui ne tirent point à conſéquence. Je connais votre âme, elle eſt noble & franche; & je m'en rapporterai entièrement à vous.

HORTENSE.

S'il eſt ainſi, Monſieur, pourquoi multiplier des queſtions qui ne ſont pas flatteuſes?

MONDOR, *avec ménagement.*

Madame, Madame, il vaut mieux être indiſcret la veille d'un mariage, qu'importun le lendemain.

HORTENSE, *avec hauteur*

Monſieur.

MONDOR.

Ce n'eſt pas-là le langage à la mode, je le ſais, Madame; mais vous pardonnerez ce que mes expreſſions ont de déſagréable en faveur du motif qui me les arrache. Je reviens. Vous n'avez plus d'intérêt qui ne ſoient les miens, dites-vous?

Comme ami, je n'en doute pas, comme époux c'eſt autre choſe.

HORTENSE.

Continuez, Monſieur, continuez.

MONDOR.

C'eſt ce que je vais faire, Madame. Je veux m'expliquer entièrement avec vous, pour n'avoir plus qu'à jouir de mon bonheur, quand vous l'aurez aſſuré. De la fortune, de la raiſon, de la probité, & un ſincère attachement, cela peut-il vous ſuffire? Si votre cœur eſt libre, c'en eſt aſſez! s'il eſt prévenu pour un autre, ces qualités ſont inſuffiſantes, & je me retire ſans plainte ſans murmure. Imitez-moi, Madame, & banniſſez toute eſpèce de diſſimulation.

HORTENSE.

Je n'ai jamais conçu qu'une femme pût donner ſa main ſans ſon cœur. Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour.....

MONDOR.

Ce n'eſt pas ce que je demande, ni même ce que je déſire.

HORTENSE.

Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour, elle doit au moins céder à un ſentiment de préférence.....

MONDOR.

Et ce ſentiment de préférence, vous l'éprouvez, Madame, vous l'éprouvez en ma faveur? vous en êtes certaine?

HORTENSE.

Monſieur, ſi je connaiſſais quelqu'un que j'eſtimaſſe plus que vous, je ne vous épouſerais pas.

MONDOR, *à part.*

Honnêtement je ne peux pas insister davantage ; (*haut*) je n'ai plus de doutes, Madame ; mon respect ne me permet plus d'en avoir, & vous connaîtrez par l'ardeur de mes démarches, combien je suis flatté d'être à vous.

SCENE X.

HORTENSE. MARTON.

HORTENSE.

HÉ bien ; Marton !

MARTON.

Hé bien, Madame !

HORTENSE.

Que dis-tu de cette explication ?

MARTON.

Elle n'est pas d'un bon augure.

HORTENSE.

Devais-je m'y attendre ?

MARTON.

Oh ! non, sans doute.

HORTENSE.

S'il m'eût jamais écrit ce qu'il vient de me dire...

MARTON.

Les choses seraient moins avancées, je le crois.

HORTENSE.

Mais qu'a-t-il ? Que me veut-il ? Réponds,

réponds donc, car cela eſt fait pour inquiéter, au moins.

MARTON.

Les hommes ſont ſi bizarres !

HORTENSE.

Il était avec toi; que te diſait-il? Que lui répondais-tu? Aurais-tu donné matière à des ſoupçons? . . .

MARTON.

J'ai été impénétrable.

HORTENSE.

Il t'a donc auſſi queſtionnée?

MARTON.

Pendant une heure.

HORTENSE.

Et tu n'eſt convenu de rien?

MARTON.

Convenu, de quoi, Madame?

HORTENSE.

Hé, mon Dieu, vous m'entendez de reſte! mais vous êtes ingénieuſe à me tourmenter.

MARTON.

Hé bien, j'ai nié, Madame; j'ai nié obſtinément.

HORTENSE.

Vous avez nié! Et qu'avez-vous nié?

MARTON.

Ce dont je ne pouvais convenir ſans vous compromettre.

HORTENSE.

Des bévues ou des impertinences; voilà tout ce que vous faites; voilà tout ce que vous ſavez faire.

MARTON.

Mais, madame, il y a un désordre dans vos idées.....

HORTENSE.

Ce désordre est dans votre tête, mademoiselle. Avoir aussi peu d'intelligence, cela est inconcevable! & me répondre énigmatiquement.... Elle ne sauvera rien à ma délicatesse. Voyez si elle parlera.

MARTON.

Mais je ne sais que dire, moi, Madame, en vérité.

HORTENSE.

Insupportable fille! Mondor vous a-t-il parlé d'Auguste? Avez-vous prononcé son nom? avez-vous fait l'aveu.....

MARTON.

De quoi, Madame?

HORTENSE, *très-vivement.*

Des étourderies de ce jeune homme, de l'embarras affreux où elles me mettent.

MARTON.

Il n'a pas été question de lui.

HORTENSE, *hors d'elle-même.*

Tant pis, Mademoiselle, tant pis. Mondor sait qu'Auguste est chez moi, qu'Auguste est charmant. Votre affectation à n'en pas parler, aura fait naître ces soupçons que j'ai si peu mérités, & dont je ne me consolerai jamais. Quelles conséquences Mondor n'aura-t-il pas tiré de vos petits détours? il faudra que je supporte vos étourderies; que je m'excuse... M'excuser! cet enfant m'aime, est-ce ma faute? S'il menace, s'il éclate, pourrai-je lui imposer silence? avec les intentions les plus

plus pures, on a donc besoin d'indulgence. Quelle cruelle situation! il faut cependant que je déclare tout à Mondor; & comment m'y prendre à présent? j'aurai l'air de ruser, de vouloir cacher mes démarches, ou de m'en permettre de reprehensibles. Que je suis malheureuse!

MARTON.

C'est moi, Madame, qui suis la seule à plaindre. On me questionne, j'élude; on me presse, je me défends; je crois bien faire, & je suis blâmée. Parler d'Auguste, n'était-ce pas mettre à des bagatelles une importance, ... (*finement*) une importance que vous n'y attachez pas, puisque vous n'aimez pas cet enfant.

HORTENSE.

Je ne l'aime pas! je ne l'aime pas! ..... Non, sans doute, je ne l'aime pas. Mais ces soupçons de Mondor, sur qui peuvent-ils tomber, si ce n'est sur Auguste? Vous verrez que je serai forcée de l'éloigner, & vous en serez l'unique cause.

MARTON.

Mais, Madame, s'il étoit si nécessaire de le rappeller au souvenir de monsieur Mondor, qui vous a empêché d'en parler vous-même & de....

HORTENSE.

J'en aurais parlé à Mondor, quand j'ose à peine vous en parler à vous; quand je ne puis y penser sans une émotion, ... bien innocente à la vérité, mais dont Mondor se serait apperçu, ... sais-je ce qu'il se serait imaginé. Pauvre Auguste! tu seras malheureux, je le serai de ta peine, & cela parce que cette fille veut avoir de l'es-

prit; quelle ſotte prétention! ſur quoi eſt-elle fondée? je voudrais ne vous avoir jamais vue. (*Elle s'éloigne.*)

MARTON, *la ſuivant d'un ton ſuppliant.*

Madame, Madame.

HORTENSE, *ſortant.*

Ne me ſuivez pas, je vous le défends.

SCÈNE XI.

MARTON.

LES voilà, les voilà bien. Faites tout pour eux, un moment d'humeur rend vos ſervices nuls. On vous cherche des torts, que vous n'avez pas, pour ſe diſſimuler ceux qu'on a effectivement. Oh! le ſot métier que de ſervir des gens qui ne ſont jamais d'accord avec eux-mêmes, & qui vous imputent leurs ſottiſes, par cela ſeul qu'ils ne ſavent à qui s'en prendre.

SCÈNE XII.

MARTON. DUMONT.

DUMONT.

AH! te voilà?

MARTON, *avec humeur.*

Après?

DUMONT, *après l'avoir fixée.*

La journée est nébuleuse.

MARTON.

Croyez-vous cela, Monsieur Dumont?

DUMONT.

Oui, l'air du Bureau n'est pas pour nous.

MARTON.

C'est malheureux.

DUMONT.

Cependant il serait désagréable de quitter ainsi la partie.

MARTON.

Il est plus prudent de la quitter que de la perdre.

DUMONT.

C'est à peu près la même chose.

MARTON.

Quand on prévoit si bien les coups, on n'expose pas son enjeu.

DUMONT.

Tu es revêche.

MARTON.

Que t'importe?

DUMONT.

Oh! cela m'est égal?

MARTON.

Je le crois.

DUMONT.

Mais la conduite de ta maîtresse.....

MARTON.

Es-tu fait pour y trouver à dire?

DUMONT.

Non pas moi, si tu veux; mais mon maître....

MARTON.

Ton maître?

DUMONT.

Il commence à penſer comme moi.

MARTON.

Auſſi ſots l'un que l'autre.

DUMONT.

C'eſt bien flatteur.

MARTON.

Au fait ! que veux-tu ? tu n'es pas venu ici ſans deſſein ?

DUMONT.

Te faire part de mes obſervations.

MARTON.

C'eſt inutile.

DUMONT.

Mon maître & ta maîtreſſe vont faire une folie.

MARTON.

Tu n'auras pas le crédit de les en empêcher.

DUMONT.

Ce ne ſera pas moi, mais Monſieur Auguſte....

MARTON.

Monſieur Auguſte....

DUMONT.

Il adore ta maîtreſſe.

MARTON.

Qui te l'a dit ?

DUMONT.

Je m'en ſuis apperçu.

MARTON.

Voyez quel tact !

DUMONT.

Oſerais-tu le nier ?

MARTON.

Aurais-tu conçu le projet de m'en faire convenir?

DUMONT.

Pourquoi pas ?

MARTON.

Tu te crois bien fin.

DUMONT.

Assez pour te faire parler.

MARTON.

Je t'en défie.

DUMONT.

C'est fait.

MARTON.

C'est fait ?

DUMONT.

Oui, tu as avoué.

MARTON.

Il est fort celui-là.

DUMONT.

Si Auguste n'aimait pas ta maîtresse, au premier mot que je t'en ai dit, tu aurais jetté les hauts cris, (je suis l'homme de confiance du futur) si la chose était seulement incertaine tu te serais défendue. Tu réponds par monosillabes, tu veux rompre les chiens, atteinte & convaincue.

MARTON.

Ah ! tu interprètes jusques à mon silence ?

DUMONT.

Un habile homme tire parti de tout.

MARTON.

Et quand Auguste aimerait ma maîtresse, qu'en conclurais-tu ?

DUMONT.

Qu'ayant pour lui bien des avantages que d'autres n'ont pas, il est payé de retour. N'est-il pas vrai ?

MARTON.

Je ſuis muette.

DUMONT.

Répons, Marton, Auguſte eſt aimé?

MARTON.

Je ſuis muette te dis-je.

DUMONT.

Qui ne dit rien conſent. Prens-y garde.

MARTON, *avec force.*

Hé, non, non, non, Hortenſe ne l'aime pas.

DUMONT.

Tu me le dis d'un ton qui me perſuade le contraire.

MARTON.

Que le diable t'emporte.

DUMONT.

Que le Ciel te le rende.

MARTON.

Dumont, jaſons d'amitié, & laiſſons-là l'eſprit. Depuis deux heures, le mien ne m'a fait faire que des bêvues. Que nous faſſions bien ou mal, nos ſervices ſont pèſés au pojds du caprice. Aidons-nous au lieu de nous nuire.

DUMONT.

Tope. Sois vraie d'abord. Auguſte aime ta Maîtreſſe, & ta Maîtreſſe aime Auguſte.

MARTON.

Hé ſans doute; mais.....

DUMONT.

Quoi, mais.....

MARTON.

Quel uſage veux-tu faire de cet aveu?

DUMONT.

Le reporter à mon Maître, qui n'a pas de ca-

prices, & qui pèſe mes ſervices au poids de la raiſon.

MARTON.

Ah ! Fripon, double Fripon.

DUMONT, *la contrefaisant.*

Il vaut mieux quitter la partie que la perdre.

MARTON.

Dumont, mon ami, Dumont, je t'en prie, je t'en ſupplie.

DUMONT.

Tu verras que mon Maître & moi ne ſommes pas ſi ſots.

MARTON.

Mon cher petit Dumont.

DUMONT.

Je ſuis inéxorable.

MARTON.

Me voilà renvoyée indubitablement.

DUMONT.

Non pas, non. Monſieur Mondor ſaura prudemment concilier ſes intérêts & les tiens. Vous conſerverez, lui ſa liberté, toi ta condition, il le faut, je le veux, & je viens de te donner un échantillon de mon ſavoir faire, qui doit te convaincre de ma capacité.

SCENE XIII.

MARTON.

HAIE en ſecret de Mondor, dont j'ai éventé les fineſſes, querellée par ma Maîtreſſe, jouée par ce Valet, & cependant plus fine qu'aucun d'eux,

tel eſt mon ſort. Si une fille comme moi eſt impunément balottée par des êtres de cette eſpèce, il faudra croire au fataliſme. Vengeons-nous à la fois de tous nos adverſaires. Banniſſons Mondor & ſon Valet, & puniſſons Hortenſe, en la forçant d'être heureuſe.

SCENE XIV.

AUGUSTE. MARTON.

AUGUSTE, *accourant, hors de lui.*

MARTON, ma chère Marton, tu me vois au déſeſpoir. Je ſuis abandonné, haï, aſſaſſiné.

MARTON, *à part.*

Ah! voilà mon vengeur. (*haut*) Qu'avez-vous donc, Monſieur?

AUGUSTE.

Je me ſuis jetté aux genoux d'Hortenſe, j'ai ſupplié, j'ai menacé, j'ai pleuré; elle ne veut rien entendre. Je vais la perdre, & il faut que je me taiſe. Elle me l'a ordonné.

MARTON.

Elle vous l'a ordonné?

AUGUSTE.

Mais d'une manière ſi preſſante & ſi douce, que l'amour lui-même eût cédé à la ſéduction. J'étais à ſes pieds: je ne ſuis pas éloquent; mais le langage du cœur a de la véhémence, & je ne ſuivais que l'impulſion du mien. Elle écoutait & paraiſſait émue. Bientôt elle détourne la tête, en oubliant

ſa main. Je la ſaiſis, je la baiſe... avec quelle ardeur je la baiſai, cette main!

MARTON.

Je connais cela. Après?

AUGUSTE.

Elle veut la retirer, j'oſe lui réſiſter, pour la première fois de ma vie, ſa main me reſte, & je la baiſe encore. Ses yeux alors ſe tournent vers moi. Ils ſont mouillés, mais n'expriment pas de colère. Leur douceur m'enhardit... Je l'embraſſe... Ah! Marton, comme on embraſſe ce qu'on adore & ce qu'on va perdre. Tout-à-coup elle s'échappe de mes bras, fuit à l'extrêmité de l'appartement, &, prenant un air ſévère: finiſſez, Monſieur, me dit-elle, vous n'êtes plus un enfant, & ces libertés me déplaiſent. Je me marie, reſpectez un lien ſacré. Je réplique, elle inſiſte... Je m'emporte... Alors, Marton, alors cette femme, oubliant ſon empire, deſcend à la prière, emploie à la fois & l'aſcendant de la vertu, & le pouvoir magique de la beauté. Sa colère avait excité la mienne, ſa douceur, ſa bonté me laiſſent ſans force. Je promets de ménager Hortenſe, de reſpecter Mondor. Ma promeſſe me coûtera mon repos, mon bonheur, & peut-être ma vie; mais je me ſerai immolé à ce que j'aime.

MARTON.

Non, Monſieur, on ne meurt pas d'amour, & à votre âge on eſt heureux quand on veut l'être. Céder à une femme attendrie & ſuppliante!

AUGUSTE.

Que pouvais-je faire?

MARTON.

Son bonheur.

AUGUSTE.

Hé! Comment?

MARTON.

En la forçant à renoncer à un mariage de Raiſon, pour épouſer Auguſte qu'elle aime, quoiqu'elle veuille ſe le diſſimuler.

AUGUSTE.

Elle m'aime, dis-tu... Elle m'aime...

MARTON.

Il faut être auſſi modeſte pour ne pas s'en appercevoir, & auſſi enfant pour n'en pas profiter.

AUGUSTE.

Marton, ma fidelle Marton, ma ſeule, mon unique amie, éclaire-moi, conſeille-moi, conduis-moi. Tu me rends à la vie, en me rendant à l'eſpoir; dis-moi, que dois-je faire, pour...

MARTON.

Déclarez tout à Monſieur Mondor, peignez-lui votre amour, votre douleur, laiſſez entrevoir que vous êtes payé du plus tendre retour.

AUGUSTE.

Hortenſe me déſavouera.

MARTON.

Que vous importe? Mondor eſt vieux, il doit être jaloux. Qu'il renonce à Hortenſe, ce ſoir elle eſt à vous. D'ailleurs, vous ne ferez que confirmer à Mondor ce que ſon valet lui aura déjà dit, & ce que, peut-être, il n'aura pas voulu croire.

AUGUSTE.

Quoi, Dumont ſaurait...

MARTON.

Oui, Dumont ſait qu'on vous aime, Mondor doit le ſoupçonner, moi, j'en ſuis aſſurée, ma

Maîtresse le sent, il n'y a que vous dans toute la maison qui ne vous en doutiez pas.

AUGUSTE.

Mais j'ai promis à ma belle Cousine...

MARTON.

Vous avez promis... mais vaincu par les prières d'Hortense, égaré par votre délicatesse, contenu par la crainte de lui déplaire.

AUGUSTE.

Oh! oui, oui, Marton, tout cela est bien vrai.

MARTON.

He bien, Monsieur, tout acte qui n'est pas libre, parfaitement libre, ne saurait nous engager.

AUGUSTE, *vivement.*

Tu as raison, tu as raison.

MARTON.

Ne dites rien de notre petit complot, restez ici, attendez Mondor, ne le tuez pas; de l'éloquence, de la fermeté; l'amour fera le reste.

SCÈNE XV.

AUGUSTE, *seul.*

Ah! Marton est charmante. Oui, j'ai promis trop légèrement, & un serment arraché ne m'oblige à rien. Le voici ce Rival heureux, modérons-nous & abordons-le.

SCENE XVI.

DUMONT, MONDOR, AUGUSTE.

MONDOR, *à Dumont, en entrant.*

J'EN ai assez entendu. Le Notaire est averti, je lui ai fait sa leçon, le reste me regarde.

AUGUSTE, *avec timidité.*

Monsieur, vous voulez épouser.... vous allez épouser....

MONDOR, *à Dumont, en dissimulant.*

Quel est Monsieur ?

DUMONT.

C'est Monsieur Auguste, le cousin & l'ami....

MONDOR.

Monsieur Auguste, que j'ai vu si jeune, si intéressant, dont la physionomie promettait....

DUMONT.

Et dont la physionomie a tenu parole.

MONDOR.

J'étais loin, Monsieur, de vous croire encore ici. Hortense ne m'a pas parlé de vous, Marton a gardé le même silence, tout cela m'étonne un peu, je l'avoue. Au reste, vous voilà. j'en suis charmé. Vous serez de ma noce, & vous l'embellirez.

AUGUSTE.

Je serai de votre noce... vous croyez... Vous ne doutez pas que votre triomphe...

MONDOR.

Qu'avez-vous, Monſieur? vous paraiſſez troublé?

AUGUSTE.

Je ſuis dans un état impoſſible à dépeindre.

MONDOR.

Vous m'allarmez, mon cher ami.

AUGUSTE.

Dites-moi d'abord, Monſieur, aimez-vous beaucoup ma couſine?

MONDOR.

Éperduement.

DUMONT, *à Mondor.*

Hé non, Monſieur, non; c'eſt convenu.

MONDOR, *à Dumont.*

Va-t-en.

DUMONT.

Mais, Monſieur.

MONDOR.

Va-t-en, te dis-je.

SCENE XVII.

MONDOR, AUGUSTE.

AUGUSTE.

SÉRIEUSEMENT, Monſieur, vous l'aimez éperduement.

MONDOR.

Cela vous étonne?

AUGUSTE.

Au contraire, Monsieur; mais c'est que votre amour....

MONDOR.

Mon amour....

AUGUSTE.

C'est que votre amour....

MONDOR.

Ne s'accorde peut être pas avec vos desirs secrets. A votre âge, Monsieur, on aime facilement. A votre âge, on est fort aimable; mais à votre âge, on ne se marie pas, ou on a tort.

AUGUSTE.

On se marie bien au vôtre, Monsieur.

MONDOR.

On a peut-être tort aussi. Cependant la comparaison n'est pas juste.

AUGUSTE.

Pour ceux qu'elle lumière

MONDOR, *avec une feinte colère.*

Monsieur, vous me tenez des propos....

AUGUSTE, *avec fierté.*

Vous blessent ils, Monsieur?

MONDOR, *à part.*

Il est brave, voyons s'il est délicat. (*Haut.*) Avant de nous brouiller tout-à-fait, ne seroit-il pas prudent de nous entendre, & de nous expliquer?

AUGUSTE.

Soit, Monsieur, expliquons-nous. Vous aimez Hortense, & je l'adore, vous l'épousez, & moi....

MONDOR.

Jusqu'ici, je ne vois pas de raisons qui puissent me faire renoncer à sa main.

AUGUSTE.

Vous n'en voyez pas, Monsieur.... moi, j'en vois mille.

MONDOR.

Ah! ah!

AUGUSTE.

Et une seule doit suffire.

MONDOR.

Hé bien, Monsieur, voyons cette raison.

AUGUSTE.

C'est que.... (*A part.*) Non, elle ne me le pardonnerait jamais.

MONDOR.

Enfin, cette raison.

AUGUSTE.

C'est que....

MONDOR.

C'est qu'Hortense vous aime, peut-être?

AUGUSTE, *vivement.*

Je ne dis pas cela.

MONDOR.

Elle a agréé ma recherche, l'instant de notre hymen est fixé; c'est un sentiment de préférence qui la détermine. (*Ici Auguste fait un mouvement.*) Oui, Monsieur, un sentiment de préférence, ce sont ses propres expressions. Je la crois, parce que je l'estime. Si elle vous eût aimé, peut-être eussais-je sacrifié mon amour.

AUGUSTE, *très-vivement.*

Vous l'eussiez sacrifié.... vous l'eussiez sacrifié.... ah! Monsieur.

MONDOR.

Mais Hortense ne vous aime pas, n'est-il pas vrai, elle ne vous aime pas? Prenez garde, Mon-

ſieur, qu'un mot haſardé peut nuire à la réputation d'une femme eſtimable.

AUGUSTE.

Hé, Monſieur, que me demandez-vous ? Je vais vous dévoiler mon ame, vous y lirez comme moi. Qu'importe que je ſois aimé d'Hortenſe, que vous importent ſes ſentimens ſecrets, puiſque vous connaiſſez ſa vertu ? Mais, Monſieur, c'eſt à la dernière extrémité que je vous implore. A votre âge, on ſurmonte l'amour ; au mien, c'eſt un poiſon qui brûle, qui dévore. Vous avez toute votre raiſon, & la mienne n'eſt qu'à ſon aurore. Je voudrais vous aimer, je le déſire, je le puis, ayez pitié de mes tourmens, & ne me forcez pas à vous haïr.

MONDOR.

Monſieur, vous me dites là des choſes très-intéreſſantes, très-vivement ſenties, mais qui éludent ma queſtion. Répondez net, s'il vous plaît. Si Hortenſe vous aime, ſi ſeulement elle vous a donné lieu de le croire, je vous la cède, elle m'a trompé, & je la mépriſe. Si au contraire....

AUGUSTE, *avec force.*

Monſieur, eſtimez ma couſine, & épouſez-la.

MONDOR, *à part.*

C'eſt un honnête homme, & je ſuis content de lui.

SCENE XVIII.

MONDOR, HORTENSE, AUGUSTE.

HORTENSE *embarraſſée.*

MONSIEUR, notre mariage, qui m'a ſinguliérement préoccupée....

MONDOR,

MONDOR, *à part.*

Je le crois.

HORTENSE.

Les préliminaires.... les préparatifs....

AUGUSTE, *à part.*

Que va-t-elle dire ?

HORTENSE.

Tout ce qui tient enfin à une affaire majeure, m'a fait perdre de vue des intérêts moins preſſans.

MONDOR, *à part.*

La converſation va s'animer.

HORTENSE.

J'ai négligé de vous parler de mon couſin.... de mon couſin.... que j'aime.

MONDOR, *avec intention.*

Et qui mérite de l'être.

HORTENSE.

Oui, Monſieur.

MONDOR.

Hé, Madame, quoi de plus ſimple ? vous aimez votre couſin, c'eſt bien naturel. Il eſt charmant le petit couſin, & près de toute autre femme il pourrait être dangéreux.

HORTENSE.

Vous vous plaiſez aujourd'hui à me dire des choſes déſagréables.

AUGUSTE, *à part.*

S'ils pouvaient ſe brouiller !

MONDOR.

Croyez moi, Madame, ne perdons pas un tems précieux à diſputer ſur des mots, revenons, s'il vous plaît. (*la contrefaiſant*) Vous avez négligé de me parler de votre couſin.... de votre couſin.... que vous aimez.

HORTENSE, *vivement.*

Comme on aime un parent.

MONDOR.

C'eſt bien ainſi que je l'entends. Pourſuivez, Madame.

HORTENSE, *avec beaucoup d'embarras.*

J'ai réfléchi, Monſieur,.... j'ai réfléchi....

MONDOR.

Vous avez réfléchi....

HORTENSE.

Et je l'éloigne de moi.

AUGUSTE *bas à Hortenſe.*

Que dites-vous, Madame ?

MONDOR, *à part.*

Elle l'éloigne, elle le craint.

HORTENSE.

Il eſt tems qu'il s'occupe de ſon état & de ſa fortune. Je l'aiderai de la mienne, & vos conſeils guideront ſa jeuneſſe.

AUGUSTE, *bas à Hortenſe.*

Je ne partirai pas, c'eſt un parti pris.

MONDOR.

Je ne vois pas qu'il faille, pour cela l'éloigner de vous. Je vais être ſon parent, & votre affection lui eſt un ſûr garant de la mienne. Vous avez commencé ſon éducation, il faut la finir, nous le devons, & je vous prie de ne pas vous y oppoſer.

AUGUSTE, *bas à Hortenſe.*

Rendez-vous, cruelle, ou je vais éclater.

HORTENSE, *bas à Auguſte.*

Si vous dites un mot, je ne vous parle de ma vie (*à Mondor.*) Croyez, Monſieur, que je n'agis pas ſans de fortes raiſons.

MONDOR.

Il ſerait dangéreux peut-être de vouloir les approfondir. Je vous avoue cependant que celles que vous m'oppoſez, ne me perſuadent pas, m'étonnent, & peuvent donner lieu à d'étranges ſoupçons.

HORTENSE.

Hé bien, Monſieur, ſachez que je ne fais rien que pour prévenir ces ſoupçons. Je vais vous faire une confidence dictée par l'honneur, & néceſſaire à mon repos, ce jeune homme m'aime.

MONDOR.

Je le ſais, Madame.

HORTENSE.

Mais il m'aime.... d'amour.

MONDOR.

Je le ſais, Madame.

HORTENSE.

Vous le ſavez, Monſieur ?

AUGUSTE.

Oui, Madame, oui, Monſieur le ſait.

HORTENSE.

Et vous trouvez étrange que je l'éloigne ?

MONDOR, *ironiquement.*

Oui, Madame, puiſque vous n'avez pour lui que de l'amitié.

HORTENSE.

Vous ne cherchez qu'à me tourmenter, Monſieur Si je ne l'aime pas, vous devez louer ma prudence; ſi je l'aime, vous devez me ſavoir gré de mon ſacrifice. Mais les hommes ſont injuſtes, ſont ingrats, ſont....

MONDOR.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame. Une jolie femme n'a jamais tort avec moi.

HORTENSE.

Un compliment ne réparera pas ce que vos propos ont de piquant.

AUGUSTE, *avec humeur.*

Monsieur ne vous a rien dit que de très-sensé, Madame, & c'est vous qui prenez tout si singulièrement aujourd'hui....

HORTENSE, *à Auguste.*

Joignez vous à Monsieur, je vous le conseille, je vous en prie; ces deux hommes sont cruels, l'un m'excède.....

MONDOR, *l'interrompant.*

Du quel parlez-vous, Madame?

AUGUSTE.

Quoiqu'il en soit, je ne partirai pas. Je vous adore, votre époux le sait, il veut que je reste, & bien certainement je lui obéirai. Il est raisonnable, lui.... & vous.... Ah! Cousine, n'est-ce pas assez de vous perdre, sans être forcé de m'éloigner? Je n'ai plus de Parens, je n'ai que vous au monde qui s'intéresse à moi, que deviendrai-je si je vous quitte? jeune, sans expérience, obligé de me distraire d'une passion malheureuse, je me livrerai malgré-moi aux erreurs de mon âge; vous le saurez, & vous en serez tourmentée. Si je reste, au contraire, vos conseils, votre vertu, votre amitié douce & compatissante, rétabliront insensiblement la paix dans mon âme. Je puiserai dans vos yeux la force de supporter mon sort. Ma Cousine, ma belle Cousine, (*il tombe à ses genoux, & lui baisant*

la main) ne me chaſſez pas, je vous en conjure, ce ſerait m'arracher la vie.

MONDOR, *paſſant entre Hortenſe & Auguſte.*

Bien, Couſin, bien.

HORTENSE.

Vous chaſſer! vous chaſſer! je n'en ai jamais eu l'idée. Mais il me ſemble qu'une abſence de quelques mois....

AUGUSTE, *à Mondor.*

Monſieur, parlez pour moi, je vous en prie.

MONDOR.

Malgré la nouveauté du perſonnage qu'on me fait jouer, je dois vous repréſenter, Madame, que tant de précipitation peut donner à penſer à un monde toujours injuſte & malin. On croirait peut-être que le départ de Monſieur ſerait l'effet de ma jalouſie, & je ne ſuis pas jaloux.

HORTENSE, *piquée.*

Vous n'êtes pas jaloux?

MONDOR.

Non, Madame, je ne ſuis pas jaloux. Je verrais Monſieur paſſer ſa vie à vos pieds, que je n'en prendrais pas le plus léger ombrage.

AUGUSTE, *à Hortenſe.*

Hé bien, je ne lui fais pas dire.

HORTENSE, *à part.*

Quel inſupportable homme!

SCENE XIX, *& dernière.*

LES PRÉCÉDENS, MARTON, DUMONT, LE NOTAIRE.

DUMONT, *annonçant.*

VOTRE Notaire.

MONDOR, *allant au-devant du Notaire.*
Approchez, Monsieur, approchez.

AUGUSTE, *s'asseyant.*
Mon cœur s'en va.

HORTENSE, *s'asseyant de l'autre côté.*
Comme il souffre, ce pauvre enfant!

LE NOTAIRE, *deux contrats à la main, bas à Mondor.*
Avez-vous deviné?

MONDOR.
Parbleu regardez le jeune homme.

LE NOTAIRE.
Charmant, en vérité. (*Prenant le contrat de dessous.*) En ce cas, c'est ce contrat-ci.

MONDOR, *présentant la plume à Hortense.*
Madame veut-elle bien signer. (*Hortense signe d'un air triste.*)

MARTON.
Elle a signée! Ah la pauvre femme!

DUMONT.
Mon maître ne signera pas.

LE NOTAIRE, *à Mondor, qui a pris la plume pour signer.*
Plus bas, plus bas encore.

MONDOR, *signant.*
Ah! j'entends.

MARTON, *à Dumont.*
Hé bien, qu'en dis-tu?

DUMONT.
Diable emporte, si je m'y attendois.

MONDOR.
Et le petit cousin? Il nous fera aussi le plaisir de signer au contrat. (*Il présente à Auguste la plume & le contrat*). Ici, Cousin, ici. (*à part*).